

comme la moyenne dans la population générale, car l'armée et la marine sont dans des conditions spéciales.

Nous pouvons donc admettre avec sir James Paget, que l'Angleterre et le Pays de Galles perdent chaque année, du fait de la maladie, 20 000,000 de semaines de travail, c'est-à-dire le travail que 20,000,000 de travailleurs en bonne santé pourraient accomplir en une semaine.

C'est le quart du travail accompli pendant une année par la population entière de 15 à 65 ans. Essayons de l'évaluer en argent. Un peu plus de la moitié de cette perte porte sur les classes domestiques, agricoles, industrielles. Elles représentent un peu plus de sept millions et demi; elles perdent environ 11,000,000 de semaines de travail, à une livre par semaine, cela fait 11,000,000 de livres sterling enlevées à la richesse annuelle du pays. Pour les autres classes qui perdent les autres 9,000,000 de semaines de travail, il serait difficile d'évaluer la perte en argent, attendu qu'elles représentent les gros marchands, les juges, les juriscultes, les médecins, les hommes d'état, les législateurs, les poètes, écrivains, artistes, philosophes, les princes, dont l'apport à la fortune publique ne peut être aisément chiffré.

Par parenthèse, les bulletins de mortalité ne nous donnent qu'une idée bien imparfaite de ces pertes de travail. Prenons la fièvre typhoïde. Elle a détruit dans l'Angleterre et le Pays de Galles, dans ces derniers temps, près de quatre mille personnes de l'âge ouvrier par an. La mortalité est de quinze pour cent; si donc il meurt quatre personnes de fièvre typhoïde vingt-trois mille en échappent. Les vingt-trois mille personnes ont eu une moyenne de maladie de dix semaines d'après le docteur Broadbent. Donc une seule maladie, et une maladie que l'on peut conjurer, fait perdre à l'Angleterre par an, deux cent

trente mille semaines de travail, sans parler de celles qui résultent des décès. Et l'on peut en dire autant de toutes les maladies qui figurent en tête des bulletins de mortalité. Ces bulletins nous donnent une fausse idée de nos pertes. C'est comme si on ne tenait compte à la guerre, que des morts et non des blessés, dont le nombre influe cependant pour une part sur le résultat d'une campagne.

Nous n'avons pas tenu compte de la mort ou de la maladie des sujets âgés de moins de quinze ans, qui dans certaines classes représentent plusieurs milliers d'individus. Pour les classes domestiques, agricoles ou industrielles, la statistique générale les évalue à un demi million. Combien doit être grande la perte de travail résultant des maladies de l'enfance. Songez quel temps utile, on perd à scigner les enfants malades; et combien d'enfants contractent dès cet âge des maladies qui les rendent incapables de travailler plus tard ou de prédispositions aux maladies éventuelles; combien de sourds, d'aveugles, de rachitiques, qui fourniront tout au plus la moitié d'un sujet valide. Quand ils meurent, l'argent qu'ils ont coûté a été dépensé inutilement; c'est un capital perdu. La mortalité des enfants au-dessous de quinze ans a été, en 1882, de près d'un quart de million; combien auraient-ils coûté? Supposons huit livres sterling par enfant, c'est 2,000,000 de livres sterling perdus chaque année; mais cette évaluation est bien inférieure à la réalité, et le pays perd plus encore, si l'on considère le travail que ces enfants auraient pu accomplir à l'âge d'homme.

Il faut tenir compte encore des décès entre 25 et 45 ans, c'est-à-dire pendant les vingt années les plus productives. Ces décès ont été en 1882 de 66,000. Si l'on examine les causes de mortalité, on voit que plusieurs de ces décès auraient pu être